

Concours 2022 : Recueil de nouvelles primées et coups de cœur



33^e

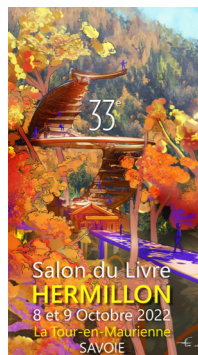
Salon du Livre
HERMILLON

8 et 9 Octobre 2022

La Tour-en-Maurienne

SAVOIE

F. Laro -22



Sommaire

Introduction

pages

3

Nouvelles "Patrimoine-Paysage "

Tout ce qui fait que La Maurienne est unique. (Terroir, histoire, agriculture, architecture, cuisine, ...)

Des mines et des hommes	Premier prix	4
Divine Recette	Deuxième prix ex æquo	7
Percée	Deuxième prix ex æquo	10
Etoile du berger	Coup de cœur d'Arlette	13
Le Dernier transi	Coup de cœur de Daniel	17
L'arbre qui étoilait le ciel	Coup de cœur de Jacqueline	20
La chute	Coup de cœur de Josette	23
Séraphin	Coup de cœur de Micheline	26

Règlements

29

Remerciements

30

Le mot de la marraine et du parrain

31

INTRODUCTION

Le concours était ouvert du 1er mars au 31 juillet 2022 (date limite de dépôt des textes).

Le thème proposé :

« Patrimoine-paysage » Tout ce qui fait que La Maurienne est unique.
(Terroir, histoire, agriculture, architecture, cuisine, ...)

La remise des prix a eu lieu, dans le cadre du Salon du Livre, le dimanche 9 octobre 2022.

Les nouvelles primées et coups de cœur sont regroupées dans ce livret.

Les textes qui suivent vous sont transmis dans leur intégralité, sans aucune correction orthographique de notre part.

Titre : **Des mines et des hommes.**

Auteure : **Wanda Morin**

Aujourd'hui, les visiteurs du dimanche, sont accueillis près de l'entrée de la galerie Sainte Barbe par la jeune Chloé, déjà équipée de sa lampe frontale. Les premiers arrivés sont absorbés par la vue qu'offre ce village des Hurtières, en basse Maurienne, sur le massif de la Lauzière et les Aiguilles d'Arves. Magnifique.

La visite débute enfin, elle va conduire le public dans un boyau, entièrement creusé par l'homme, 200 mètres sous terre.

- « Sainte Barbe est la patronne des mineurs, d'où le nom donné à cette galerie de 22 km, la dernière à avoir été connectée aux autres galeries du site minier... Vous allez découvrir des mystères de la nature... du noir, du brun... fer... manganèse... Du Moyen âge, jusqu'au début du XXème siècle..... la famille Castagnery... les Grange... et blablabla...blablabla... »

Non loin de là, une créature de l'ombre, la défunte Antonine Giraud, rôde, s'agite en tous sens, au-dessus du groupe, le discours figé et répétitif de Chloé, l'agace, la contrarie.

Parce qu'elle, elle a plein d'autres choses à faire connaître. Elle a participé, avec toute sa famille et ses ancêtres, à cette extraordinaire aventure minière, alors...

Elle voudrait dire à sa manière.

Un monologue silencieux hante les lieux et se perd entre les tombes du cimetière, dans les ruelles, sur le site minier, parmi les champs et les forêts alentour.

- « AH ! Parlons-en du Castagnery, ce monchû qui est venu à la rôde sur nos terres. Il a été le premier colonisateur de nos champs, il s'est rendu maître des lieux en bénéficiant des privilèges princiers, en utilisant une main d'œuvre mal payée qui s'était laissé appâter par un maigre salaire. Il s'est approprié tous les sites miniers du coin.

Pour se faire pardonner d'avoir usé abusivement nos forces, il nous a légué, généreusement, la grille de notre chapelle Sainte Barbe et, à Argentine, il a fait construire le beau portail de l'église Saint Jean Baptiste. Dieu merci ! »

Tout près d'Antonine les commentaires de Chloé se poursuivent :

- « Teneur en fer de 35%... qui, paraît-il a servi à fabriquer l'épée de Durandal... »

L'âme de la défunte ne peut se contenir, elle virevolte nerveusement dans les airs.

« Raconter des salades pareilles, elle va mé continuer ?

Parle de nous, de nous tous qui avons façonné ce patrimoine, dis à ces curieux les terribles luttes entre propriétaires terriens pour fouiller le sol, ouvrir des galeries, atteindre le fameux graal, il fallait arriver le premier !

Y avait une drôle d'ambiance au village, la jalousie partout. Tenez, mon père m'a raconté qu'en 1924, on a attenté à la vie de deux ingénieurs en sectionnant partiellement le câble du téléphérique qui permettait de descendre le personnel et le minerai au bord de la départementale.

C'était pas rien, des criminels, que j'veus dis !

C'est aut'chose que la quantité de fer, de manganèse dans le rocher, non ? »

Antonine cherche le souffle qui lui permettrait de se faire entendre, elle voudrait être de chair et d'os, servir à quelque chose pour ressusciter le passé patrimonial qu'elle croit le plus important. Elle sait qu'elle est inaudible et pourtant, elle ressasse des phrases fantomatiques qui retracent la

dure période :

- « J'm'souviens de c'que mon défunt père racontait : il conduisait jusqu'à l'Arc, par les routes et les sentiers, plusieurs mules chargées de rochers bourrés de métal. Là, il déchargeait et aussitôt chargeait des radeaux qui glissaient sur la rivière jusqu'à Saint

Pierre d'Albigny, où d'autres mules prenaient le relais en direction des hauts fourneaux qui approvisionnaient les clouteries des Bauges. La confiance manquait, y avait toujours un tâta-cul-de-polaille (personne tâtillonne) qui accompagnait le transporteur pour s'assurer que l'entière cargaison arriverait entière à bon port.

C'était avant le téléphérique.

Quand il rentrait de ces voyages, c'était un autre homme, disait la mère, transformé par la fatigue et l'effort. Il fallait assurer en plus les 3-8 à la mine, dès le printemps et quelque autre travail agricole.»

- « Là, vous pouvez voir les outils utilisés... »

- « Non, mais, vous entendez ? Les outils sont des outils, mais les hommes qui les ont tenus en main, pourquoi t'en parles pas, Chloé ?

Respect pour les descendants vivant encore au village !

Charpentiers, mineurs, déblayeurs, rouleurs, transporteurs, maçons et convoyeurs, des gens du pays et d'autres venus d'ailleurs, comme les Bergamasques, se sont échinés en creusant, en portant des poids énormes dans des hottes sur le dos, y ont perdu la vie au prix de quoi, ça s'vend pas la vie d'un homme, fût-il mineur.

Raconte, vindiou ! Vas-y : deux jambes fracturées par une berline dévalant le plan incliné, plusieurs morts sous un éboulement, André fauché par un coup de mine, l'Éloi, mort sous le choc d'une berline sortie des rails et j'en passe. Ça nous avait franchement épouaillés (effrayés), nous, les gosses. C'était ça notre gazette quotidienne : ce qui se tramait sous terre, notre moyen de vivre et aussi de mourir.

Ce qui m'agace, c'est que ce paysage qui s'étend là, bien ordonné, paisible, avec les terrains agricoles qui ont repris vie, peut pas faire imaginer ce qu'il a été, tout chamboulé, par les fouilles, du noir, partout, plus d'herbe, plus d'arbres... Et nous y vivions parmi (dedans)!

Tu t'souviens, Jeannot, comme j'détestais les Bergamasques, qui allaient en forêt couper des arbres pour fabriquer le charbon de bois ; toutes les forêts alentour, disparues, mortes, moi qui adorait m'y balader.

Heureusement, les voilà en futaies à la place des taillis à charbon, j'ai pas assez vécu pour profiter de cette reconversion, dommage !

Un souffle passe.

-« Eh, la ptite, oublie pas, comme ça t'arrive parfois, d'emmener tes gens voir mon école : elle était rien que pour nous, les mômes de mineurs, étions 55 et on nous préparait au certif. Brrr! J'ai le frisson, la guerre a réclamé notre maître et l'école a fermé en 1939.

Va montrer ce qu'elle est devenue, mon école, un beau Musée !

Quand je discours de notre village avec mon voisin de tombe, Jeannot Rosset, il baragouine un mot bizarre, j'sais pas où il l'a appris : patrimonialisation, j'sais pas trop ce que ça veut dire, ben, en tout cas, si c'est donner vie à notre école, nous sommes ravis.

Tiens, tiens, je vois du monde sur le chemin de mémoire de ce qu'a été le hameau du Plan du Bourg. En 1944, j'ai vu, moi, j'ai tremblé avec d'autres créatures de l'ombre, la destruction totale de ce tas de maisons en 1944.

Chloé doit montrer la stèle qui commémore la tuerie des 8 résistants !

J'aimais ce hameau, mais comment le reconstruire à l'identique ?

Il n'est plus qu'un lieu du souvenir.

Dis, Jean Jean, et si, tout par un coup, nous allions espionner au bistrot de la ferme des Pillet, la seule grosse bâtisse qui reste d'avant guerre, j'suis sûre que le Musée des 4 Saisons a attiré du

monde aujourd'hui, plus que la bibliothèque qui se trouve dans ses murs !
J'en reviens pas de tout ce qu'ils ont maintenant, les habitants, ils sont gâtés !
Ça a bien changé, j'm'y retrouve plus, mais c'est tant mieux pour tous ceux à qui ça profite.

Le noir de ma tombe m'a ni changée du noir des galeries, ni du noir de notre quotidien.
Mais il fallait manger, avoir du pain à cuire au four du Reposet car on avait négligé nos terres pour contenter les maîtres de forge. »

La visite est terminée pour aujourd'hui. Les touristes s'éparpillent en échangeant des commentaires sur ce qu'ils ont appris.

Chloé a su, une fois encore, valoriser ce patrimoine minier en dormance depuis que l'industrialisation des Schneider a fait son œuvre, pour en faire les beaux jours de Saint Georges d'Hurtières.

Les mots d'Antonine, perdus dans le silence de la mort, eux, n'ont servi à rien.
Les curieux qui s'arrêteraient devant sa pierre, Antonine Giraud – 1920-2002 – et l'auraient connue comme âme du village, ne pourraient s'empêcher de parcourir à l'envers l'histoire des lieux, avec leur patrimoine humain, la folie des hommes, leur grandeur et leur bassesse.

En se retirant du vivant, ce dimanche, l'âme d'Antonine regarde une fois de plus le site devant elle et pense à la mystérieuse permanence des choses dans le tourbillon incessant de la vie qu'elle avait quittée, elle pense qu'en vivant avec elles on fini par laisser comme une légère couche de peinture à la couleur de certaines émotions destinées à s'estomper, en souvenirs.

Sont-ce ces « choses » auxquelles pense Antonine, qu'on appelle « le patrimoine »?

Note de l'auteure : "Les lieux et leur histoire sont authentiques, les personnages sont fictifs"

Titre : **Divine recette**

Auteur : **Christian Julien**

Maïeul était un jeune Mauriennais intelligent. A 15 ans, ses parents l'avait envoyé à la Sacra di San Michele, près de Turin, pour effectuer son noviciat. Il devait en sortir deux ans plus tard pour rejoindre une abbaye dans le Dauphiné. Mais le chemin qu'il prit en 1252 pour rejoindre son destin de Chartreux le fit passer par l'hospice du Montcenis et l'accueil des augustins fut si chaleureux qu'il y resta plusieurs semaines.

Parmi les religieux, l'un d'eux intrigua plus particulièrement Maïeul. Frère Aldebert passait ses journées dans la montagne et revenait le soir avec des baluchons remplis d'herbes et de fleurs sauvages. Il concoctait alors des tisanes, des décoctions ou des onguents pour soigner les populations locales. Prenant Maïeul en amitié, il lui expliqua qu'il tenait ses recettes d'un vieux père abbé qui lui avait livré moult secrets avant de passer « ad patres ». Depuis, dès les premiers jours de maius, frère Aldebert cueillait des fleurs pour soulager son prochain.

Sa réputation avait même franchi les frontières du duché de Savoie et un apothicaire de Lugdunum lui avait demandé de préparer un remède pour soigner les bosses et autres coups violents. Mais frère Aldebert ne parvenait pas à trouver la combinaison de fleurs qui permettrait de satisfaire cette demande. Sa pharmacopée, centrée sur les plantes qui poussaient autour de l'hospice, ne contenait pas une telle merveille. Il aurait fallu qu'il élargisse ses recherches aux vallées avoisinantes mais ses jambes vieillissantes rechignaient de plus en plus à l'aventure...

Une idée traversa l'esprit du saint homme... Maïeul était un garçon encore jeune, il pouvait sans problème courir la montagne en tous sens et l'aider dans sa quête !

Aussitôt dit...aussitôt fait ! Les semaines qui suivirent furent mises à profit par pour enseigner à Maïeul les plantes déjà connues du vieil homme. Le jeune moine se constitua même un herbier qui lui servirait d'aide-mémoire. Au début du mois de Lunius, il était prêt à explorer les montagnes à la recherche d'une nouvelle plante dont les vertus permettraient de soigner les bosses.

Frère Aldebert lui suggéra de visiter la haute vallée de l'Arc. Elle était, parait-il, un véritable paradis floral. Même si cette comparaison sembla hasardeuse au moine eu égard aux saintes lectures dispensées chaque jour à l'hospice, elle n'en était pas moins prometteuse et excitait son intérêt.

Dès le lendemain, Maïeul partit avec, sur le dos, un balluchon dans lequel il avait entreposé son herbier, un pain, un morceau de fromage ainsi que plusieurs sacs en toile pour organiser sa récolte. Les ruisseaux lui fourniraient la boisson et il y aurait bien quelques granges pour l'abriter de la froidure nocturne.

Le jeune moine mit deux jours à rejoindre la vallée méconnue. Seuls quelques bergers l'avaient précédé dans cette exploration et étaient bien vite redescendus, effrayés qu'ils étaient d'une éventuelle rencontre avec les diables des montagnes.

La flore était effectivement très abondante et Maïeul se réjouissait de mettre ses connaissances récentes à l'épreuve. Il reconnaissait la plupart des fleurs et n'avait qu'exceptionnellement recours

à son herbier. Au bout du troisième jour, l'enthousiasme du moine se fissura néanmoins car, si les plantes étaient nombreuses, aucune n'avait, pour le moment, attiré son attention par son aspect inconnu... Maïeul allait devoir affronter des pentes moins aisées et s'approcher des limites de la neige.

Le quatrième jour, persuadé d'être protégé par son statut ecclésiastique, il décida de tenter le diable ! Il allait grimper dans les raillères sous le pic du Midi.

Après une série de « Pater Noster » et d' « Ave Maria » matinaux, il se mit en marche. Aucun sentier ni aucune trace ne lui indiquait une quelconque route à suivre. Maïeul devait improviser son itinéraire ; il cherchait des pentes pas trop fortes mais des reliefs et des expositions variés afin d'avoir quelques chances de découvrir de nouvelles plantes.

La matinée commençait à avancer et le soleil à chauffer la calvitie du moine lorsqu'autour d'un creux humide, lui apparurent de robustes demoiselles dressées sur une jambe unique. Certaines portaient encore des boutons mais la plupart offraient déjà de magnifiques fleurs jaunes regroupées au-dessus des feuilles supérieures. Les feuilles, nervurées, étaient assez grosses et disposées par deux, opposées autour de la tige... Ignorant les vertus de cette plante inconnue, Maïeul en emballa soigneusement trois dans un des sacs en toile qu'il avait eu la précaution d'emporter. Tout guilleret de cette découverte qui couronnait de succès son expédition médicinale, il entama son chemin du retour vers l'Hospice et Frère Aldebert.

L'esprit léger et le cœur gai il sautillait d'un bloc de rocher à l'autre quand, dans un amas de cailloux un peu plus fins, il remarqua une fleur jaune que sa mémoire ne parvenait pas à nommer. Un bref retour vers son herbier permit de confirmer qu'elle était inconnue au bataillon des plantes de Frère Aldebert. Ses pétales étaient nombreux et assez fins. Une élégante nervure longitudinale apparaissait sous les feuilles et des poils protégeaient sa tige. Elle ressemblait un peu à une grande pâquerette...mais de couleur jaune. Avec les mêmes précautions, l'apprenti herboriste ramassa trois fleurs et les rangea dans un nouveau sac puis se remit en marche.

Le chemin de retour vers le monastère parut fastidieux. Le soir du deuxième jour, la longue remontée vers l'Hospice lui sembla même interminable mais l'accueil que lui réserva Frère Aldebert effaça sa fatigue. Le vieil homme l'emmena dans le réfectoire ; ils y sacrifièrent plusieurs épaisses tranches de jambon et la bonne moitié d'une tomme rendit l'âme sur l'autel de leur grande faim. Une carafe du vin local, dont l'âpreté n'avait d'égal que la facilité avec laquelle il glissait néanmoins dans le gosier, succomba également aux ardeurs des deux ecclésiastiques. C'est donc de fort bonne humeur qu'ils allèrent se coucher non sans quelques zigzags liés autant à la fatigue qu'à leur dévouement pour soutenir les viticulteurs Mauriennais.

Dès cinq heures, le lendemain matin, Maïeul et Frère Aldebert se retrouvèrent dans la pièce qui leur servait de laboratoire.

Ils commencèrent par étudier la première plante trouvée par le jeune moine. Certaines feuilles furent broyées pour en faire un onguent en les mélangeant à du suif et de la cendre ; d'autres furent séchées pour en faire des tisanes ou des décoctions. Ils pressèrent ensuite la tige pour en extraire la sève assez épaisse et de couleur blanchâtre. Les fleurs subirent le même sort et une dizaine de mélanges furent préparés pour être testés. Ne disposant pas de volontaires pourvus des bosses ou de bleus, Frère Aldebert désigna Maïeul comme héros de la médecine et lui asséna, aussi religieusement que scientifiquement, plusieurs coups de bâton pour pouvoir tester les différents remèdes sur les protubérances qui ne manquèrent pas de se former rapidement.

Le moine fut bien vite couvert de diverses pâtes jaunâtres et de poudres dont la couleur oscillait entre le vert et le marron. Malgré cette abondance de remèdes, la douleur restait vive et

Maïeul commençait à douter de l'intérêt de l'expérience. Il se demandait s'il n'aurait pas mieux fait de boire quelques breuvages anesthésiants avant de se prêter aux tourments du moine herboriste. Évoquant cette possibilité avec Frère Aldebert, il eut la surprise de voir le visage de celui-ci s'éclairer et ses jambes le propulser vers l'armoire aux liquides. Il en sortit une fiole d'alcool qu'il utilisait pour éliminer tous les miasmes de ses éprouvettes. Il en versa un bon demi-litre dans une cruche, y ajouta une des infusions de plante qu'il venait de préparer et versa quelques morceaux de sucre pour adoucir le breuvage. Il répartit la préparation dans deux récipients et ajouta une décoction de menthe dans l'un et une infusion de tilleul dans l'autre.

Maïeul dut se résoudre à goûter ces préparations en espérant qu'elles lui feraient au moins oublier la douleur. À sa grande surprise, la première potion, d'un vert élégant, était douce et laissait dans la bouche autant de gaieté que de fraîcheur. La seconde, davantage jaunâtre, était un peu plus sucrée et caressait le gosier du jeune moine comme le miel d'acacia qu'il avait goûté à la Sacra di San Michele.

Pour consolider son impression, le jeune homme se resservit une rasade de chacune des liqueurs fabriquées. Elles étaient toujours aussi bonnes mais plus on en buvait, plus il devenait difficile de choisir la meilleure des deux. Quant à leur efficacité sur les bosses et les bleus, Maïeul commençait à y croire car il sentait de moins en moins la douleur ! Sa perception de la souffrance devenait de plus en plus floue... comme sa vision d'ailleurs ... et son équilibre.

Les préparations liquides, si elles avaient fait taire la douleur, avaient surtout altéré la lucidité de Maïeul qui, sans le savoir, était le premier homme à s'être enivré avec une boisson qui ferait bientôt la gloire des distilleries locales. Il avait découvert la gentiane, une plante essentielle à la fabrication de nombreux « digestifs » de montagne.

Emportés par leur joie de la découverte...et les brumes éthyliques, les deux ecclésiastiques négligèrent la seconde plante ... et ils eurent bien tort ! C'était la réponse à la demande de l'apothicaire : l'Arnica Montana avec laquelle d'autres savants feraient, plus tard, un remède efficace contre les coups, bleus et autres bosses.

Mais leur création leur apporta quand même la postérité. Certes, ils n'avaient pas honoré la commande médicale mais, avec leur divine recette, ils avaient ouvert la porte à plusieurs siècles de dégustation pour lesquelles les fêtards du monde entier leur seraient reconnaissants...

Quant aux habitants de la vallée, cela leur permit d'énoncer le dicton pétri de sagesse et encore d'actualité : « À Lyon, y z'ont les bouchons ; en Maurienne on les fait sauter ! ».

Titre : Percée

Auteur : François Perrin

« Un travail herculéen a permis de forcer la porte des Enfers » (Inscription destinée au tunnel ferroviaire du Mont Cenis, automne 1871).

– Prêt ? Il se peut que sur la fin, ce soit douloureux, mais sache qu'après, tu seras soulagé. Devant l'âtre où tiédissent ses os, le grand-père de Germain vient de passer à la flamme une alêne. Il la lustre avec le tissu imbibé de gentiane qui servit la nuit de compresse aux fleurs de lys imbibées. Dans la poupée, le panaris flanqué du macérat finit d'acheminer les pulsations vers l'ongle incarné, tel un régiment sous la mitraille. Ce matin, l'infection est mûre et le pus prêt à s'écouler. En visant d'un œil expert, pépé pointe sous l'ongle la cloque. Il perce à vif. De ses pouces de couvreur, il presse l'orteil de Germain, longuement, pour extraire le pus jusqu'au sang. L'enfant tressaille, mais met un point d'honneur à le cacher au vieux. Il serre les dents, pense au chemin qui l'attend.

Sa mère revient de la traite tandis qu'il se chausse.

– C'est fait ? demande-t-elle. Pépé opine en allumant sa pipe avec une braise campée sur son alêne. Elle tend un bidon à Germain et conseille :

– Bourre de foin le bout des galoches, pour la descente. Ça va aller ?

– Là, ma bru ! il en verra d'autres ! Coupe le vieux. Dis-toi, après l'inauguration du Roi en août 1857, Maxime pas plus âgé que lui montait déjà la boille avec l'entorse faite aux regains.

– Oui, mais là, le diable a jeté une caillante à attraper la mort sur l'hiver 70. L'ainé est loin et les jumelles de deux ans toussent mé. Je peux bien me soucier du cadet ! »

Le grand-père hausse les épaules. Depuis la chute mortelle de son fils en posant des lauzes, il fait comme si la douleur n'existe pas tant qu'on l'ignore. C'était le 8 septembre, jour de la Vierge Noire. Le père des enfants voulait réparer le toit plutôt que processionner au sanctuaire.

Germain vient de couvrir ses galoches de guêtres en drap. Il rabat le feutre jusqu'aux oreilles, saisit le bidon, saute le travertin, puis il longe la murette de la fosse à purin jusqu'aux moraines tassées la veille par un attelage de Comtois. Sa ferme est la dernière du hameau.

Calé sur l'attitude de l'aïeul, il n'écoute plus sa mère dont la fibre se tend comme le fil d'un rouet enrayé. Maxime, l'ainé qui tient du père, est parti ramoner les tuyaux de Paris. Depuis le début du siège Prussien à l'automne, on est sans nouvelle. Des bruits de famine, de variole et de choléra, se relaient parmi les familles de colporteurs. Germain s'en moque. Lorsqu'on est jeune, la mort paraît aussi loin que dans ce roman d'aventure offert par le maître comme distinction et dans lequel des pirates s'abordent sous les Caraïbes.

Fin novembre, le mercure avait passé les moins vingt, pourrissant au pré les dernières carlines. La neige avait ensuite endormi les marmottes. S'il pratique la voie du col depuis qu'il est en âge de marcher, Germain sait courir les séracs sans fléchir. Ses chevilles sont sûres et le sol gelé ferme. Les chaussures montantes dont les semelles en bois clouté crissent déclenchent de rares étincelles contre les éclats de granit affleurant la glace. Seuls règnent sur la montée du Thabor le bruissement du Grand Vallon et le choc des pas.

Expert de la marche souple qui ne vire pas le lait en beurre, Germain gagne les premières palissades flanquées d'inscriptions au minium. Ici, depuis trois ans, on met en garde contre les trois dynamitages

par jour. Des alertes sabrées en français ainsi qu'en italien, nombre de latins requérant l'ouvrage au-delà des cols. L'ouvrier manque depuis que Bismarck a lâché ses casques à pointes. En approchant en aval, Germain avise Ezio, le contremaître. Celui-ci agite les bras pour le forcer à attendre. Derrière, un artificier salpêtrier déroule un filin jusqu'aux guérites enchâssées au rocher. D'autres ouvriers émergent pioche au poing et dévalent avec Ezio le talus. Ils poussent Germain aux épaules tandis qu'une note de clairon retentit et commande au silence un mutisme absolu. Avant de saluer, Ezio l'entraîne derrière les piles de bois d'échafaudage, puis rabat sur son feutre une pogne colossale. Germain se tasse sans mal prendre la familiarité du contremaître. Sous d'énormes moustaches couvertes d'un plâtre fait de silice, de condensation et de givre, le gaillard sourit :

– Come va ?

Il extrait de sa ceinture de flanelle une poche de lin d'où choit une pincée de tabac à priser. Il l'inspire d'une narine en ajoutant tranquillement :

– Ragazzo,... le orecchie !

Nul besoin de traducteur. À peine presse-t-il ses paumes contre les tempes que le sol s'agite. Dans l'espace qu'offrent deux troncs tordus, il plonge la tête. L'air comprimé autour de la pile de bois secoue les épiciées. Des bribes d'écorce et de schiste pleuvent sur sa nuque. Un nuage poussiéreux s'étiole depuis la béance.

Germain hume les entrailles du Thabor. L'explosion semble avoir lieu en simultané dans son thorax où la résonance est lentement amortie par le cœur. Et dire qu'à Paris, en ce moment, son frère Maxime vit sous le feu permanent. Le son de corne rouvre la voie tandis que l'air s'éclaircit. Ezio passe la tête au-dessus des troncs. Il fait signe à l'enfant que la voie est libre. Quelle bévue ! La mouche d'un sapi percute un billot si près du crâne de Germain qu'elle manque de le trépaner. Riant de leur farce, des miniers chargent de quoi étayer la galerie. Le wagon prêt, ils actionnent la traction pour inspecter le cœur du forage.

Ezio, un peu gêné de n'avoir su anticiper leur ânerie, invite Germain à le suivre au Replat où les carriers font bouillir le marc et la chicorée. Quand seuls quelques italiens préfèrent leur jus noir comme la chique, les foreurs savoyards aiment le couper. C'est dire s'ils accueillent de bonne grâce la boille encore tiède de la traite. Ezio transvase le lait dans une marmite de fonte, le met à bouillir puis retire la crème afin de procéder à la louche à une distribution équitable.

Parmi eux, Germain reconnaît l'Élie à la Thaïs, un gars de Bessans. Son père, dragon Sarde, était tombé sur le front de Crimée. En âge d'être sous le drapeau, le fils échappe à la conscription pour être soutien de famille. Les orphelins se guignent comme s'ils étaient du même club. Tout en rendant à Germain le bidon, Ezio tend le sou du règlement conclu avec sa mère et glisse dans la main de l'enfant une plaque de chocolat en ajoutant :

– Per te. Buon Natale.

Perplexe, Germain jette un œil hésitant vers Élie. Celui-ci, sentant la gêne, traduit :

– Joyeux Noël.

Germain s'incline pour remercier. Il s'apprête à regagner sa ferme quand un sapeur surgit du tunnel en poussant de furieux ioulements. Le Suisse dégringole sur la pause café comme s'il avait entrevu, au fond des enfers, la face de Pie IX. Il vient de franchir cinq kilomètres de galerie. Il a trébuché, s'est ouvert le genou, il s'est relevé. Mû par l'adrénaline, il a terminé sa course rectiligne sur la cafetière. Son enthousiasme hors d'haleine rend le phrasé chaotique. Il déclare qu'en déblayant les gravats pour vérifier que les charges ont bien sauté, les hommes ont entendu baboler derrière le calcaire :

– Depuis le 27 novembre qu'on entend leurs mines, on y est, bon Dieu !

– Les gars, au bout de treize ans, vous allez enfin retourner au pays !

À ces mots, Ezio récupère dans le cabanon des artificiers une bonbonne de grappa cachée pour l'occasion. Il la débouche, proclame la tournée générale, en verse une goutte sur un sucre et le tend à Germain en disant :

– Tu portafortuna...

Avec gouaille, un carrier s'excite :

– Il faut prévenir Sommeiller, qu'il donne son banquet ! Ce soir, on fait la rioule au centre avec les Piémontais.

Élie s'approche. Il pose une main sur le dos de l'enfant que le canard chauffe. Il couvre les voix :

- Aujourd'hui, c'est le 24 décembre. Avant l'aube, le fleuret de soude brisera la dernière pellicule et on l'apprend quand un enfant nous sert le lait nourricier. Qui est aveugle devant la Providence ? Moi, je crois aux signes !

Jetant son café, un militant de l'Association Internationale des travailleurs ricane :

- Pense ce que tu veux, Élie. Chez moi, deux faits ne font qu'une coïncidence. Ta bondieuserie réactionnaire ne remplacera pas la prime.
- Il y a un troisième fait, répond Élie. Ce gamin s'appelle Germain, comme l'ingénieur. Alors je propose que lui revienne l'honneur d'annoncer la percée aux Fourneaux. Qui nous rejoint ?

Un tonnerre de hourras embrase l'air hivernal. Germain galvanisé par Élie suit la petite troupe vers vallée tandis que les compulseurs hydro-pneumatiques achèvent dans la panse du Thabor le ronron qui permet cinq mètres d'avancée par jour.

- Imagine, Germain. Nous entrons dans le village à midi au son du clairon. Les nantis sortent de l'auberge avec serviettes au cou et coupe à la main. Tu annonces la jonction devant le maire Azario, peut-être les ingénieurs Grandis et Grattoni et s'il y sont, les frères Sommeiller ! Le mécano voudra peut-être te taper dans le dos et l'ingénieur te donner l'accolade. Ne ris pas lorsque sa barbichette te chatouillera le col. Aujourd'hui, les peuples alpins se relient, tu comprends ? C'est la paix que tu ramènes.

Mais tandis qu'ils approchent Charmaix, Germain remarque sa mère avec un homme en capeline. Derrière elle, contre le seuil : le pépé. Il a quitté la chaleur de l'âtre.

Maman somme son fils de rentrer.

Le jeune homme tente de faire comprendre qu'il est à l'honneur.

Maman, les cheveux en bataille et l'air farouche d'une Gorgone, hoche la tête.

L'enfant abdique, tire un trait dans le givre et rejoint le bras de sa mère. Ce bras qui l'empoigne comme s'il était de pierre.

Élie soupire. Il poursuit sans se retourner.

L'homme en capeline reprend son récit :

- Avec la famine, les franc-tireurs ont rejoint la défense. Pour briser le blocus de Paris, on a tenté une sortie. mais le feu nourri a fauché Maxime d'une balle en pleine caboche. De toute façon, le dispositif ennemi rendait la percée impossible...

Titre : Etoile du Berger

Auteur : Jean-Claude Drouin

Un abri, un troupeau,
Un mulet et un chien.
Il n'y a rien de trop,
Mais on manque de rien.

Le cri de la marmotte
Vient de nous l'annoncer :
Berger pousse la porte,
L'hiver a renoncé.

Abondances et Tarines
Animent la remue
Quand tintent les clarines
Au beau temps revenu.

On doit monter plus haut
Si l'on manque de foin.
Quand l'herbe fait défaut,
Il faut aller plus loin.

Le vieux chalet grinçant
A terminé sa nuit,
Le retour du printemps
Lui a redonné vie.

Les madriers disjoints
Laissent glisser le vent.
Ainsi sèche le foin,
Depuis l'aube des temps.

De la lampe à pétrole
A la seille de bois,
Chaque objet a son rôle,
Et la place qu'on lui doit.

Puissent tous ces outils
Qui sentent bon la sueur,
Patrimoine pour la vie,
Demeurer en nos Cœurs.

Si tu es mon Ami
Viens t'asseoir à ma table
L'espace est réduit,
Mais la fontaine affable.

Il reste du Sérac
Et la Tomme est crémeuse.
Allez, pose ton sac
Et goûte la Mondeuse.

Le fin ruban d'argent
Emplit le tronc creusé
Et l'onde en scintillant
Continue de chanter.

Le loup n'est pas très loin :
Il a laissé des traces,
Mais Patou veille au grain
Et chacun a sa place.

Tu sais courber le dos
A toutes les tempêtes.
Prends le temps qu'il te faut
Pour relever la tête.

Une montagne sans troupeau,
Ferait sonner le glas.
Berger, reste là-haut,
Et l'Alpage survivra.

Une cheminée qui fume,
C'est comme un cœur qui bat,
Quand la flamme s'embrume,
C'est la vie qui s'en va.

Le jour n'est pas levé,
Mais la traite du matin,
Quand le sol est gelé
Nous un peu plus les mains.

Le vieux chaudron de cuivre
Qui trône dans son coin,
N'a cessé de reluire
De tout l'or qu'il contient.

Dans son ventre arrondi
Le lait emprésuré,
A peine refroidi,
Dans la nuit s'est figé.

Les flammes lèchent ses flancs
Comme une main caresse
Un visage d'enfant
En quête de tendresse.

Les gestes solennels
Pour trancher le caillé
Resteront d'éternels
Secrets de fromagers.

Et la toile de lin,
Puis le cercle de hêtre
Façonneront le grain
Du bijou qui va naître.

Pour saler et broser
La croûte, il te faudra
Tourner la meule dorée
A la force des bras.

La cave achèvera
D'affiner ce trésor
Qui toujours restera
Fruit d'amour et d'efforts.

Aujourd'hui comme hier,
Pussions nous déguster,
Ce prince des Gruyères,
Étoile du Berger.

D'Alpagistes rencontrés
Aucun d'eux ne m'a dit
Un jour avoir croisé,
Une Vache qui rit...

Titre : **Le Dernier transi** Auteure : **Emilie Bois**

Dimanche 1er mars 2009, station de Val Cenis

Nous étions arrivés hier pour deux semaines de ski dans la station Mauriennaise de Val Cenis. Chaque année depuis trois ans, avec une bande de copains, nous louions un chalet au mois de mars pour venir profiter des joies de la glisse dans une ambiance festive. Malgré les huit heures de route depuis Rouen, nous aimions être là à l'ouverture de la télécabine le dimanche matin. Notre rituel était de monter directement au sommet du domaine et d'emprunter la piste qui rejoignait la canopée des cimes, surplombant le majestueux lac du Mont-Cenis, pour en admirer la vue.

Ce matin-là, le ciel était d'un bleu limpide et le soleil brillait de tous ses rayons. Nous avons déchaussé nos skis et nous dirigions vers l'installation pour admirer le point de vue. Je m'appuyais au garde-corps pour profiter de ce panorama imprenable. Quand mon regard se posa sur le lac, je me sentis soudain très mal. Je n'arrivais plus à respirer, j'avais l'impression que quelqu'un était en train d'enserrer ma gorge avec une force effroyable. Quand je revins à moi, j'étais allongé dans la neige, entouré de mes amis au regard soucieux. Je m'étais évanoui. Mes amis avaient déjà alerté les secours et un pisteur arrivait, tirant une barquette. Je refusai de descendre dans cet engin, disant que je me sentais mieux. Je rentrai toutefois directement au chalet, étant assez éprouvé par cette expérience. Mes amis me rejoignirent pour midi. L'après-midi, je prétextais une fatigue et les laissais partir. Je voulais retourner sur la canopée pour comprendre ce qu'il m'était arrivé le matin même. Lorsque je m'appuyai sur le garde-corps, cette même sensation d'étouffement me submergea. Je réussis néanmoins à la contrôler en respirant profondément. Je luttais de nouveau contre l'évanouissement lorsque des images apparurent soudainement dans ma pensée. L'image d'un jeune soldat, d'une troupe, un bâtiment long et blanc, le lac du Mont-Cenis et son eau profonde...

Mardi 19 juillet 1859, Col du Mont-Cenis

Un petit groupe de soldats français franchissait la porte de l'hospice du Mont-Cenis en ce jour d'été pluvieux, exténués par un mois de combats contre les Autrichiens. Cet hospice, construit près des rives du lac, accueillait religieux mais aussi voyageurs et soldats passant le col. La guerre était gagnée mais l'heure n'était pas aux réjouissances, beaucoup de camarades avaient péri lors des combats. La troupe fut accueillie par l'abbé Richard qui les installa confortablement, le temps qu'ils reprennent des forces. Le jeune canonnier Victor Follin avait été gravement blessé sur le front. Malgré les soins apportés sur place, ses chances de survie au voyage retour étaient minces. Les soldats resteraient à l'hospice le temps nécessaire pour le soigner, avant de pouvoir rentrer chez eux.

Dimanche 15 mars 2009, Rouen

Je venais de rentrer chez moi, après ces deux semaines de vacances au ski. Nous n'étions pas retournés sur la canopée et le reste du séjour m'avait presque fait oublier cet épisode, entre journées de skis intenses et soirées arrosées. Je reprenais le travail le lendemain et décidai de me coucher tôt. Je ne trouvais cependant pas le sommeil, repensant aux images qui avaient flashé devant mes yeux lorsque j'étais retourné sur la canopée. C'était comme des souvenirs qui seraient revenus à ma conscience mais rien de ce que j'avais vu ne m'évoquait un souvenir quelconque. Je n'étais jamais allé au lac du Mont-Cenis en été, je n'y avais jamais vu de soldats et ce bâtiment ne m'évoquait absolument rien. A force de tourner tout cela dans ma tête sans dormir, je décidai de me lever et d'effectuer quelques recherches sur internet, si cela pouvait me mener quelque part. Ce que j'y découvris me bouleversa.

Mardi 26 juillet 1859, hospice du Mont-Cenis

Victor Follin décéda dans la nuit du 25 au 26 juillet 1859. Les blessures s'étaient avérées trop sévères pour être soignées. Il était né le 27 juillet 1835 à Flamanville, près de Rouen. Il aurait eu 24 ans. L'abbé Richard, suivant les traditions de l'hospice, confia sa dépouille au « gouffre des transis », aidé par le colonel. En effet, les personnes décédées à l'hospice n'étaient pas enterrées mais leur corps était jeté dans l'eau du lac, via un entonnoir creusé dans la terre, en communication avec le lac.

Les camarades de Victor, trouvant le lit vide, crurent d'abord à un miracle, que Victor avait pu se lever, que sa santé s'était grandement améliorée. La vérité, apprise de la bouche de l'abbé Richard, les scandalisa. Comment un valeureux soldat pouvait-il finir ses jours ainsi, jeté au fond d'un lac, sans autre forme de procès. Le colonel leur expliqua que l'abbé avait respecté le protocole de la sépulture et que ce mode d'enterrement était très répandu chez les marins. Les soldats n'en parlèrent plus, mais l'amertume demeura. Le voyage retour fut long et pénible, Victor ne quitta pas leurs pensées. Le gouffre fut bouché quelques temps après leur départ et la sépulture de Victor fut la dernière de ce type.

Lundi 16 mars 2009, Rouen

J'appelais ma mère dès le lendemain de mes découvertes :

« Maman, pourquoi m'avez-vous appelé Victor ?

- Oh mon chéri, c'est incroyable que tu poses cette question maintenant !
- Parce que je vais avoir 24 ans le 27 juillet et que l'autre Victor Follin, celui de 1859, est mort la veille de ses 24 ans ?
- Comment sais-tu tout ça ? C'est mamie qui t'a parlé de tes ancêtres ?
- Non, j'ai effectué quelques recherches sur internet à ce propos.
- Tu sais que ta grand-mère est férue de généalogie. Tu es né le 27 juillet 1985, soit 150 ans jour pour jour après cet autre Victor Follin, qui est un ancêtre de ton père. Quand ta grand-mère a su que tu étais un garçon, elle était dans tous ses états, nous disant que ça ne pouvait pas être une coïncidence et nous a suppliés de t'appeler Victor. Tu sais que mamie crois dur comme fer en la réincarnation.
- Et bien, je me demande si elle n'avait pas raison... »

Je racontais à ma mère ce qu'il m'était arrivé au col du Mont-Cenis, cette sensation d'étouffement et les images qui m'étaient apparues, ainsi que ce que j'avais découvert sur internet, sur la mort de mon aïeul et sa sépulture dans le gouffre des transis.

Lundi 27 juillet 2009, col du Mont-Cenis

En ce jour d'été ensoleillé, jour de mes 24 ans, mes parents, ma grand-mère et moi-même étions au col Mont-Cenis, pour rendre hommage à mon ancêtre, Victor Follin. Ma grand-mère, lorsqu'elle apprit ce qui m'était arrivé, pensa que Victor m'envoyait un message et qu'il était de mon devoir d'honorer sa mémoire par une vraie sépulture, pour qu'il puisse enfin reposer en paix. Mon père avait donc fabriqué une petite croix en bois avec comme épitaphe, au centre

À Victor Ursin Follin
27 juillet 1835 – 26 juillet 1859
Courageux soldat et dernier transi

Nous nous éloignâmes de la route dans les alpages et érigeâmes la croix au pied d'une pente herbeuse. Ma grand-mère dit quelques mots en guise de sépulture puis nous observâmes une minute de silence. Nous déposâmes une gerbe de fleurs et repartîmes, silencieux.

Alors que nous déjeunions au restaurant du Toët, une dame passant à côté de moi se baissa, ramassa quelque chose par terre et me le tendit :

« Vous avez dû laisser tomber ceci Monsieur ». Elle me sourit et continua son chemin.

Je regardai l'objet au creux de mes mains et cru défaillir. Je tenais une petite plaque ovale en métal, usée par le temps et la rouille. Dessus il était écrit : Follin, E.V¹. 1859 . Je tenais entre les mains la plaque d'identification militaire de mon ancêtre, celle que l'on remettait à la famille avec la dépouille du défunt.

¹ E.V. : Engagé Volontaire

Titre : **L'arbre qui étoilait le ciel**

Auteure : **Chantal Calmo**

Gildas a fermé les écrans, quitté le bureau, l'air conditionné, emmené malgré lui lignes bleutées et colonnes de chiffres qui continuent leur travail de sape dans ses yeux et dans son cerveau, pris la voiture, rejoint un village loin de son lieu de travail.

La rue est droite. Les maisons de chaque côté se font face, sans se parler. Toutes rebâties à la hâte après la grande destruction, presque semblables. Sans place pour l'imagination. A droite, c'est le torrent, puis la route départementale puis l'autoroute. Vus de haut, ce ne sont que faisceaux de lumières ou de gaz d'échappement qui suivent la vallée, presque droite entre deux verrous de pierre. A gauche c'est plus complexe. La falaise est toute près. Il s'est garé. Il a pris le chemin forestier puis retrouvé cette trace inaboutie aujourd'hui...il s'engage. Comment est-il arrivé là ? Est-ce pur hasard ? Ou réminiscence d'un circuit connu en d'autres temps quand ses pas étaient d'une insoutenable légèreté ? A-t-il retrouvé le sens de l'errance ? Une histoire de pas qui vont, qui viennent, qui s'emmènent et font face au grandlivre des interrogations... De pas qui ne relient plus rien, se heurtent à ce qui n'est pas empruntable. Par-delà les broussailles et les ronces. Un gouffre recouvert finalement. Sous les pieds ça s'enfonce doucement puis ça regonfle comme un ventre plein. La pesanteur du corps est amortie par la légèreté du tapis, sa densité souple.

Gildas est rapidement las, suant. Son pas est lent, son souffle court, ses articulations peinent à ne pas dodeliner et se désaxer, ses jambes tanguent, il a du mal à mentaliser un rythme moins décadent. Après, il n'y a plus rien...que les buissons. Il est donc condamné à manier la serpette ou alors il peut s'asseoir là...et essayer de calmer le jeu et son cœur qui bat la chamade. S'il continue ainsi ses artères n'y résisteront pas. Il est mature l'ami, plus que mature même. Mais il ne semble rien entendre...pas même la petite voix qui lui dit que...parfois il faut se reposer.

Un bosquet. Spontanément il se dirige vers un arbre. Son écorce, sa peau sont rouges. Le tronc est droit sans branches. A son faite le feuillage. S'il l'avait regardé, il aurait vu son visage apparaître en haut du tronc, brut, sculpté, sans que des gouges ne soient venues y mettre leur nez.

Il n'a rien vu.

Il s'assied. Puis s'allonge. Il sent. Le tapis de ses aiguilles douces. Douces parce que tombées, déposées, chues, tapies, couchées. Il se laisse accueillir au creux de tout ce que l'arbre a laissé au fil des années, de tout ce qu'il a abandonné par choix ou par contrainte... ses vieux habits, ses peaux, ses mues. Ses rejets, ses pertes. Ses dons.

Il a besoin de cet arbre. De sa présence haute. Des rêveries soudain permises. Du creux que son corps a moulé à son pied comme une niche. Il a besoin d'un arbre. Un arbre a besoin de lui. Aussi. Est-ce qu'il saura l'empêcher de se décharner, s'affûter, muter en grand totem blanc, en arbre mort, en arbre aux esprits, en arbre jeteurs de sorts ? Tout ça, c'est affaire de communication et d'amour. Un arbre a besoin de lui. Il a besoin d'un arbre. Pour pouvoir se reposer. Tendre des silences comme des balancelles de lin blanc. Sommeiller doucement. Ne pas être trop vu. Regarder l'ombre géométrique tendrement portée du moucharabieh au treillage saisonnier. Sommeiller doucement. Il est revenu souvent. Il s'est allongé là maintes fois, à chaque fois que...

De là, il ne voyait alors plus que son long tronc rouge et nu surmonté de grappes pointues. Allongé là, il sentait sous le tapis, ses grands bras, ne voyait alors plus dans la chaleur du grand lit, que le ciel bleu qu'il étoilait de ses aiguilles parfaitement découpées. Il avait l'espace et les astres dans la clarté du plein jour. Un tapis d'enfoncements, d'enfouissements, la chaleur de ses creux et l'assurance céleste de l'envol. Tous les possibles sous sa voûte devenue nef gothique d'une cathédrale de désirs. Toutes les promesses de vie dans ce rouge, ces verts, ce bleu qui ne demandaient qu'à virer aux jaunes et à toutes les couleurs. Comment le remercier pour cette confiance en la vie qu'il lui a redonnée ? Il ne sait comment il s'appelle. A bien y songer, il ne l'a vraiment pas bien regardé. Il s'est juste assis puis blotti contre lui et sait exactement où le retrouver.

Gildas s'est allongé là à chaque fois que...

C'est un parterre extraordinaire. Ça germe de partout...un orchis ici...une tige et ses feuilles oblongues vertes veinées de pourpre là. Ça manque à peine d'eau. Ça sent le bois pilé, foulé, broyé, décomposé, putréfié, creusé de galeries, habité. Du pied, on touche les racines qui ensèrent et charpentent l'habitable fragile des insectes du monde du dessous. C'est loin d'être en ruine. Ça vit. Ça grouille. Ça fourmille. Ça s'agglutine. Ça tisse des alvéoles. Ça pond des œufs. Ça larve. Ça mue. Ça laisse une trace de bave blanche qui s'effiloche. Ça fait des filaments phosphorescents qui tracent des chemins dans l'obscurité, lignes discontinues de diamants, propres à perdre les Petits Poucets quand leur éclat se meurt et que les yeux à facettes font confiance aux antennes pour tâtonner et avancer. Ça s'embourbe. Ça bataille. Ça sent si fort sous certains bulbes que ça détourne les colonies. Ça en impose tellement sous certains rhizomes, monstres sacrés de beauté, que les multitudes cessent de s'activer, s'immobilisent et cherchent l'inspiration. Ça se plante. Ça recommence. Ça joue sec des mandibules. Ça se croque. Ça se recroqueville. Ça sent l'adrénaline et l'humus. Ça joue les pendules sur des fils. Ça remonte à la surface dans des nuances de verts faites pour les peintres. C'est un jardin, une mini-forêt, un tronçon de bonheur, un univers en soi. Plein.

Cette terre de Maurienne est assurément très particulière. De falaise en effondrements, les eaux ont dévasté les territoires, les ont recouverts d'alluvions, ont englouti les églises, et le silence d'après a été révélateur. C'est le temps de la grande attraction minérale et de ses répercussions conscientes ou inconscientes. Le grand pouvoir des ondes. C'est comme si cette terre absorbait de ses dépôts argileux, déposés par tant de crues, les douleurs des hommes. C'est comme si elle guérissait de son magnétisme avaleur ses crises aiguës d'arthrose.

Gildas ne voit ni ne sent les minuscules insectes si bien camouflés de marron et de beige dans les feuilles qui avalent les mauvais sucs qu'il rejette et l'en débarrassent. Et pourtant ils agissent. Ils se gavent et libèrent ses articulations. Ils dévorent ses peaux mortes. Ils aspirent l'eau retenue dans ses tissus, les capitons de graisse accumulés. Ils agissent avec lui comme avec l'arbre et ses dépôts. Le pensent-ils arbre lui aussi. Il a un tronc, une tête des bras, des jambes ...est-il arbre ? En lui l'inscription génétique de milliers d'années. Il est un maillon dont la durée de vie est beaucoup plus limitée que celle des autres.

Il faut qu'il se raisonne. Il se sent arbre, moins durable, mais fait du même bois. En réseau par les racines avec tous les autres sur des kilomètres. C'est une question d'amour, de terroir. Et ça se mélange, ces schistes-là, ces ardoisières, ces calcaires, ces trous à gypse, ces granits, ces carrières qui ont servi à bâtir tours de guets et chapelles, souterrains, fortifications, moulins, maisons fortes, ponts et cathédrales, ces terres rouges aussi, ces mines de fer, ces exploitations de quartz, ces tourbières, ces salines, ces sources chaudes, ça se lie, ça se ligue pour le débarrasser de toutes les impuretés, ça se met en mouvement pour que les énergies circulent et il ressent de tout son être cette richesse bienfaitrice. Cette force. Cette ressource. Ce baume. Chaque jour qui passe le délèste un peu plus des tassements des trajets infernaux qui usent petit à petit, des blessures enfouies, des rancœurs accumulées, de l'insatisfaction permanente qui ronge, des tensions acides qui font blocage et rétention d'eau, des immobilismes des douleurs, des raideurs. Lentement se délitent les

angoisses, les pressions.

A accepter d'être pris dans ses grands bras, de s'allonger là, il a pu se retisser, se ressourcer, lâcher prise. C'est là que le travail de fond s'est engagé. Il s'est régénéré au contact des vies cachées, de la transpiration du petit bois, de ses craquements, de ses murmures qui ont fait écho à ses propres craquements, ses propres murmures Il s'est autorisé les pleurs.

A s'engager sur le sentier, lentement, chaque jour, son corps s'est ployé, plié, libéré, dégagé.

Quant aux odeurs, elles ont libéré ses poumons et son souffle s'est fait plus régulier.

Sur le marché je l'ai vu passer. La démarche souple et tranquille. Le corps aminci. Gildas flottait dans son pantalon. Ça lui donnait une allure folle. La grâce sous la rudesse sportive du montagnard. Presque pas de rides. Juste quelques traits bien marqués comme dessinés à main levée dans le souffle profond du calligraphe. Le visage hâlé comme éclairé de l'intérieur...pas seulement une peau bien bronzée. Non. Un éclat particulier...la transparence orangée de ces verres que fabriquent les artisans du pourtour méditerranéen pour des lampes restauratrices de soleil dans la nuit. Désormais son visage est d'un galbe impossible à fracasser ou même simplement à rayer précisément du fait de sa courbure. L'ovale d'une coupe attrape-regards qui en scintille d'un plaisir non dissimulé. Devant la vitrine d'un magasin, il s'est arrêté un instant. D'un geste que je ne lui avais pas vu faire depuis longtemps, il a replacé sa mèche blanche pour qu'elle ne le gêne pas. Comme un jeune homme.

Titre : **La chute** Auteur : **Patrice di Jorio**

Les terres agricoles ont disparu avec les fermes. Les paysans suivent désormais la rivière de métal blanc et ses promesses d'une vie moins dure.

Chaque jour, la vague humaine descend des alpages jusqu'à la vallée ; fondre l'aluminium pour survivre à l'hiver ; avec l'usine, l'argent se fait moins rare.

Dino a grandi dans la rudesse du climat et des fours qui, nuit et jour, coulaient le précieux métal que le monde attendait. Le corps massif, le regard noir qui perce les armures les plus aguerries. Une large cicatrice sur la joue gauche. On dit qu'un jour de chasse il se serait battu avec un loup, on l'aurait retrouvé couché dans la neige, le loup mort à ses côtés. Son enfance passée dans les vignes et les étés avec le troupeau en alpage ont fait de lui un homme taiseux. La solitude est devenue une amie fidèle. Si il était reconnaissant pour la ferme des parents qui l'avait nourri, qui l'avait tant d'années protégé de l'industrie avide de terres et d'hommes. Il sentait en lui une vocation différente.

La fenêtre du poste de police donne sur la rue centrale. À l'intérieur, des néons éclairent des photos de personnes disparues, des têtes assises, des piles de dossiers comme des mâts sans voile. Au fond de la salle une porte vitrée avec en lettres adhésives noires
« Inspecteur Dino »

Il lève les yeux vers la pendule et prend conscience que la soirée est bien avancée. Derrière la cloison vitrée qui le sépare de l'accueil, les bureaux sont déserts, toutes lampes éteintes. Il profite de ce moment seul pour sortir de son thermos une tasse de café. D'un geste rapide il saisit la copie sortie du bac de l'imprimante. C'est un avis de recherche : Lorenzo, homme blanc, ouvrier agricole 1,70 m, 35 ans, cheveux bruns, yeux marron, recherché pour homicide - crime passionnel. Dernier domicile connu Chignin.

Dino garde le doigt enfoncé sur la touche copie, le portrait de l'homme s'effeuille en saccades dans le bac comme un destin qui se répète. Une femme agressée par son patron, laissée pour morte sur le sol, la vengeance du mari, sa main a enfoncé la lame jusqu'au cœur, le patron ne s'en est pas sorti.

Demain à la première heure il fera placarder ces affiches dans toute la ville.

Le téléphone sonne. Il regarde sa montre - neuf heures - un habitant a reconnu l'homme des affiches, il l'a vu emprunter ce matin le sentier qui contourne la ville venant du nord et se dirigeant vers l'est.

Dino devine qu'il tente de rejoindre l'Italie ; pour éviter la route il devra prendre le sentier qui passe à proximité de la cascade de Saint-Benoît et des forts de l'Esseillon. Il décide de faire son sac pour deux jours : Un peu de nourriture et de quoi dormir. Il n'emporte que son arme réglementaire, il n'a pas affaire à un tueur, seulement un type désespéré. Pendant le sommeil des hommes, la neige glacée s'est accrochée aux branches en de longs fils d'épines et de cristaux blancs, les chemins se sont refermés sur la plaine, ce n'est plus qu'une vaste

étendue sans relief, silencieuse.

Il suit la trace depuis trois bonnes heures. Chasseur depuis l'enfance, aguerri sur ces pistes chaotiques et les dangers de ces montagnes, il sait que toute inattention peut être fatale, que l'homme n'est pas toujours vainqueur dans une traque.

Il glisse sur la poudreuse jusqu'à la rive du torrent ; la trace s'arrête net, comme le dernier souffle d'un mourant. Le vent écrase l'écume glacée sur les parois sauvages. Le grondement sourd des eaux masque les bruits alentour, le brouillard par paquets rôde au-dessus des sapins et se disloque dans des courants d'air glacé.

Il contemple la forêt et les falaises dressées comme un ultime rempart contre l'avidité d'un monde industriel. Tout est si calme ici. Des coulées de neige glissent dans le cou étroit des combes sauvages avec un léger froissement en écho. Les branches des sapins lâchent des flocons trop lourds à porter qui se répandent sur le sol. Les empreintes disparaissent sous les bois noirs. La région est peuplée d'animaux sauvages, notre homme pourrait être une proie facile. Ici, le sang appelle presque toujours la mort.

Il descend le torrent, passant d'une rive à l'autre, guettant les traces qui pourraient changer le cours des choses. Les pâles rayons du soleil réchauffent à peine son visage, la glace se colle à lui comme un baiser sur la joue.

Plusieurs fois il glisse entre les pierres mouillées, piétine le fond de l'eau gelée. Il décide de se reposer un instant, dégage la neige sur une pile de bois coupé, laisse venir à lui les circonstances de cette poursuite.

Le mari alerté par des cris, accouru dans la maison de son patron pour découvrir le corps sans vie de sa femme. Un filet de sang coulait par-dessous ses vêtements déchirés. L'homme debout, hagard, ivre mort restait là sans bouger.

La perte brutale de l'être aimé l'a poussé à un châtement immédiat. Il est parfois difficile de tracer une ligne entre justice et vengeance. Le cœur de l'homme met des millénaires à séparer les deux rives d'une même destinée.

Le jour diminue dans les pas fatigués de Dino. Il se décide à trouver un endroit pour passer la nuit. Dans le chaos minéral il remarque une cavité formée par la chute de blocs rocheux. Il se glisse à l'intérieur, pose son sac et se met à la recherche de bois mort. Le briquet crache ses étincelles comme des flashes. Les flammes se fauillent entre les branches humides, adossé à la roche, il regarde le spectacle du feu dessiner des ombres flottantes sur les parois glacées. Comme un passage ouvert dans la nuit, une fumée blanche s'élève du foyer de fortune qui peine à le réchauffer. La rumeur des hommes n'arrive jamais ici. Il songe à ce type seul, quelque part dans la noirceur de ces montagnes, tapi comme un animal à l'écoute du danger.

Au fil des heures la glace resserre son étreinte. La morsure du gel ne nous lâchera pas de sitôt - Il lève les yeux vers le ciel, les étoiles brillent, isolées. Le foyer finit par s'éteindre. La nuit resserre son étau.

Les quelques lueurs du soleil tentent de percer ses paupières gelées, c'est l'aube pâle et froide qui le réveille en sursaut comme un noyé qui lutte contre une vague mortelle.

Il ouvre son thermos, boit le reste du café encore tiède, avale quelques tranches de viande séchée. Dans la nuit le torrent a fini par céder à la morsure du gel, par endroits une peau diaphane étrangle la roche noire.

Ce type en cavale est seul dans une région qui ne demande qu'à vous engloutir sous la glace au moindre faux pas. Va-t-il épuiser le reste de sa vie à échapper à la justice des hommes ? À quoi bon ? Que peut-il espérer dans sa fuite, cette histoire a déjà fait ses trois victimes.

Les traces le conduisent à la cascade de Saint-Benoît. Surgissant entre les blocs rocheux, l'eau furieuse broie l'air, dans son élan elle se jette sur la roche glacée en contrebas ; puis comme assommée elle poursuit sa descente en un long ruban d'eau calme, presque immobile. Le cours d'eau s'élargit. D'instinct il ralentit le pas. À une centaine de mètres, Dino aperçoit une masse sombre, immobile.

Tous les sens tendus vers cette chose, il avance, chacun de ses pas soulève de petites vaguelettes qui s'éloignent jusqu'à cette forme inerte.

La transpiration glisse le long de sa colonne vertébrale, sa peau frissonne sous la tension de son corps prêt à bondir. La main droite posée sur la crosse de son revolver, il avance prudemment. Arrivé assez près, il reconnaît un corps penché, appuyé sur le tronc en travers. Restant sur ses gardes, il le contourne, prêt à riposter. Le visage apparaît sous une peau fossilisée par le gel, il distingue un léger rictus, peut-être un sourire.

Son échappée se termine dans ce cul-de-sac, pris comme dans les filets d'un chalutier. La fuite nous ramène parfois vers nos propres murs, à peser le poids de nos actes.

Sa main serre quelque chose. Dino en extirpe un morceau de papier souillé de sang, le défroisse avec grand soin, les bords de la feuille se débattent entre ses doigts. L'écriture est difficile à déchiffrer. La page dépliée, l'encre par endroits s'étale sur les bords déchirés. Dino retient sa respiration, l'émotion contracte le temps. La cascade se fait soudain silencieuse.

*Mon amour,
Notre amour est plus vaste que les océans
Nous rêvions de nous dans un monde à nous
D'un monde plus juste, léger comme des cerfs-volants
Mon amour il ne faut pas douter on s'aime si fort
Mais il est des hommes qui jouent avec la mort
Ils ne savent pas ce qu'aimer veut dire
Ils ne savent que posséder, détruire
Tu as croisé ce monstre un jour
Nous n'aurons plus d'étreinte, de mots doux
Je ne vais pas tarder à te rejoindre ô amour
Ta tendresse sera ma voile
Tes baisers mon gouvernail
J'arrive amour*

Il reste là, sans bouger. Le sifflement aigu d'un rapace déchire le ciel vide. Il pense à sa femme partie elle aussi depuis longtemps. L'amour est une force qui sait tenir un homme debout ou parfois l'abattre. La forêt a pris possession de cet homme brisé, ses dernières pensées auront été pour elle, pour sa mort et son désir de la rejoindre.

Il ne sait que faire de cette lettre de sang, doit-il la conserver comme une pièce à conviction ?

Le sol gelé ne permet plus de creuser une tombe provisoire, alors, il couche le corps sur la rive la plus abritée, roule la lettre dans son thermos vide et le dépose entre les bras de l'homme tout contre son cœur.

Bouteille à la mer.

Titre : **Séraphin**

Auteure : **Cécile Arnaud**

Je suis Séraphin, né le 4 avril 1890. Je vis en Maurienne, sur les hauteurs de Saint-Michel. Ce sentier, je l'emprunte à l'aube, pour me rendre à mon travail au lieu-dit les Sordières et le soir, pour rentrer au Villard où nous vivons. Mon allure s'intensifie en forêt puis ralentit à l'approche des ressauts rocheux. La prudence reste obligatoire même si le matin, il faut se hâter. L'employeur exige la ponctualité de ses ouvriers sur le site minier ! Après ma corvée du jour je musarde, glanant des fruits sauvages. Au hameau, lorsque le crépuscule se répand, d'autres occupations m'incombent, auprès du bétail. Ce vendredi, la maisonnée est sereine ! La pièce qui sert de cuisine, de séjour et de salle de bains loge un imposant poêle à bois. Dans un coin, Amélie a déposé un baquet d'eau. Nos cadets jouent avec leurs brimborions ! Les grands épluchent les légumes, les débitent en dés dans une marmite qui ira rejoindre la chaleur des flammes. Tous lèvent la tête ! La couleur de mes yeux contraste spectaculairement avec celle de mon visage noirci. Je ris en voyant leur bouille ! Je les salue et me précipite vers la bassine. Les ablutions m'aideront à retrouver mon teint naturel ! Avant le dîner, je fais le tour de la propriété. Ma femme a fait un sacré travail. Elle a même arrosé le potager et butté les haricots ! Les enfants se préparent pour le coucher à l'étage. Les filles partagent une chambre. Les garçons, une autre canfouine ! Une fratrie de sept enfants implique de l'organisation !

Le samedi nuit mais comme tant d'autres, la nuit fut agitée. Je n'irai pas à la mine avant lundi. Je suis épuisé à force d'arpenter les haldes de houille, les chemins de roulage, les veines souterraines ; d'extraire ce charbon que d'autres achemineront vers un usage domestique, ou bien industriel pour fabriquer la chaux. De subir la pression du rendement ! Sous l'effet du surmenage, s'impose à moi l'image des fragments aux éclats métalliques. Aujourd'hui donc, j'oublie les kilomètres de galerie de la zone Arpont-Arcellin. Le calme règne chez mes fils. Sont-ils partis se baigner dans le torrent ? Elle est si fraîche la Neuvache ! A l'inverse, le coin des filles est animé ! Elles se chamaillent sur leurs matelas de seigle trop pilés pour résister davantage. Elles attendent leur mère pour agrandir les trous des paillasses, ôter le chaume usé et le remplacer par des fétus tout neufs ! Je descends à la cave retourner les tommes, disposées sur des étagères suspendues pour en interdire l'accès aux souris. Soudain, j'aperçois un homme accoudé contre la porte. Il m'invective instantanément :

Vous n'avez pas intégré le message de l'an dernier Séraphin ! Vous continuez à braconner ! Des témoins vous ont vu, charroyant le chevreuil piégé dans votre collet. Ça va vous coûter cher !

Piégé moi-même, je bredouille :

- ***La viande, chère, ce n'est que le dimanche et encore ! Alors il faut bien que je me débrouille pour nourrir ma marmaille !***

Pour me dédouaner, je l'invite ! Autour d'une fiole d'alcool de griotte, il me confie qu'il est immigré Polonais, qu'il s'établit sur notre terre d'accueil où il a obtenu un emploi de boiseur à la mine de la Saussaz et en complément, une mission de garde-chasse. Au fil des verres qui dévalent son gosier, il finit par rire de mes pitreries ! Et puis nous avons un point commun ! L'antracite ! Amélie comprend la ruse, cavale vers le hangar et fouille l'amas de grains où sont conservés les œufs. Elle lui en offre une douzaine ! Poussant la chansonnette Monsieur nous quitte, oubliant mon délit dans les vapeurs de sa griserie.

Ce dimanche, je pars à Saint-michel livrer le lait à nos clients. Sans oublier en cours de route d'approvisionner mes tantes, qui me donnent la pièce ! En soirée je reviens avec des nouvelles et les ragots graveleux des uns et des autres ! Il s'en passe de pendables à la ville ! Des nouvelles, j'en aurai encore pendant le souper. Louis, l'aîné, se confesse si j'ose dire ! Il souhaite intégrer le séminaire en vue de devenir prêtre. Amélie concède. Moi, je me doutais de sa vocation alors je l'absous ! L'institutrice est passée dans l'après-midi. Elle ? A la maison le jour du Seigneur ? Oui ! Elle est venue causer de Louise, notre deuxième fille, qui se fait remarquer à l'école.

- ***Par ses facultés d'apprentissage ! Me rassure Amélie. Sa maîtresse insiste pour qu'elle poursuive ses études car a les aptitudes requises pour devenir institutrice !***

Louise, balayant le plancher, est restée en retrait pendant le conciliabule, tout en laissant flâner son ouïe affûtée ! Notre Joséphine, elle, du haut de ses dix-neuf ans, a trouvé mari. Il est boucher dans une paroisse voisine. Il vend la viande, mais la partage aussi. Nous profitons parfois des morceaux qu'il dispose dans notre saloir. Ça, je ne l'ai pas déclaré au garde-chasse !

Une nouvelle semaine s'annonce. A la mine, nous disposons d'une baraque rudimentaire. Notre abri, notre « salle des pendus » ! Tous unis : Italiens, Tchèques, Polonais, Français. Certains sont prisonniers de guerre.

Les retrouvailles sont silencieuses, nous nous observons en mâchonnant un quignon de pain. Trop fourbus pour jaspiner ! Il faut y aller ! Affronter les pentes, défier les éboulis qui nous font reculer de cinq mètres alors que l'on vient d'en graver deux ! Les câbles blessent les mains. L'air vicié pique les bronches. Il faut sortir des tonnes. Le contrôleur d'exploitation ordonne plus qu'il n'encourage. La formation qu'il a suivie à l'Arsenal de Turin à l'école des mines a été efficace ! Lors d'un après-midi de repos, je m'éclipse vers la Neuvache, y jette le bâton de dynamite qui remplace la canne à pêche que je n'ai jamais pu m'offrir ! Les truites feront le bonheur de ma tribu ! Mais fichtre ! Je n'ai pas flairé le garde-pêche qui émerge d'un buisson. Fier, il m'impose une contredanse ! Décidément ! Je n'ai pas de chance avec ces policiers de la nature ! Après le garde-chasse, le garde-pêche ! Il est marchand de vin. Moi, je suis client. Je lui promets une copieuse commande et... j'échappe à la sanction ! Ce même jour, aboutit la réflexion que je mène en catimini depuis des mois, camouflé sous mon masque de charbon. J'encaisse des efforts surhumains pour gagner 1 franc et 20 centimes de l'heure ! Deux journées de travail en une, entre la mine et les travaux agricoles. Pour Amélie aussi, double journée. ASSEZ ! Joséphine, mariée, est autonome. Louis rentre à l'internat. Les autres auront le temps de voir venir !

4 avril 1925. J'ai 35 ans. Aujourd'hui, c'est la chute du gouvernement Edouard Herriot, paraît-il. Je pense à mon bétail que j'ai vendu, à nos terres. À la maison que nous avons quittée. Le train cahote. Amélie me regarde, flanquée de Louise et Eugénie. Sur mes genoux Baptiste s'endort, bercé par les secousses. Les malles qui nous entourent me rappellent cruellement que j'impose aux miens une nouvelle vie, que je les embarque dans l'inconnu. J'essaie de me convaincre que je le fais pour leur offrir un avenir meilleur. Je compte trouver une situation, là-bas où nous allons, dans le Sud-ouest de la France. Lot et Garonne. Gare d'Agen. Accueillis par la famille qui nous cède sa ferme à crédit, nous rejoignons le village de Puymirol. Les paysages s'annoncent charmants, mais ce ne sont pas les nôtres ! Heureusement, les habitants ont le cœur sur la main. Dès les premiers jours ils nous apportent des vêtements et du linge de maison. Les mois passant, ma nichée s'acclimata. Mieux que moi ! Les champs, démesurés, me donnent le tournis. Je les exploite. Mes deux bœufs ne rechignent pas au labour. Mais ça ne fait pas tout ! Le 22 mai 1925, Marie pointe son minois ! Notre huitième enfant voit le jour dans notre région d'adoption ! Il nous faut un salaire ! J'ai passé à Agen, avec brio, un entretien d'embauche dans une minoterie. Toutefois, j'appréhende la visite médicale obligatoire. Je suis en bonne santé mais j'ai une particularité qui doit rester secrète.

Lors d'un débroussaillage au Villard, une épine de ronce s'est fichée dans ma pupille, me crevant l'œil. Mon handicap est inapparent ! Alors, le jour du test de vision, je cite au hasard des lettres, des chiffres, tout en essayant de filouter avec l'autre œil ! J'enchaîne les erreurs, je ne serai pas retenu pour le poste. Echech cuisant. Les jours s'égrènent. Les rires de mes enfants n'ont plus la même sonorité. Les collines refusent de devenir montagnes. Les miennes me manquent ! J'ai pris le maquis, à tort et à prix fort. Nous sommes déracinés.

15 septembre 1926. Je veille aux éboulements. J'examine les piliers de soutènement, j'observe les engins de forage, l'utilisation des explosifs. J'entre dans les entrailles moites de la mine. Je tape du pic. La pointerolle fragmente le minerai. Je remplis les berlines, les emporte au grand air. Et je recommence. Je divague. Petit matin, 4H30. Les draps collent à ma peau comme les particules d'antracite. Je réalise que dans 20 minutes, je pars pour la zone minière Arpont-Arcellin où je viens d'être réembauché.

Le train nous a ramenés de Puymirol. Marie a faim, Amélie s'en occupe. Moi, je me hâte pour revêtir mes habits de houilleur.

Je resterai Séraphin, le paysan-mineur



Concours d'écriture de nouvelles 2022

"Patrimoine-Paysage"

L'Association Le Colporteur, organisatrice du 33^e Salon du Livre d'Hermillon (9 et 10 octobre 2022), vous invite à participer au concours d'écriture de nouvelles autour du thème : "Patrimoine-Paysage", Tout ce qui fait que La Maurienne est unique. (Terroir, histoire, agriculture, architecture, cuisine, ...)

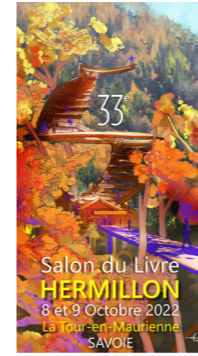
Règlement :

1. Le concours est ouvert du 1^{er} février au 31 juillet 2022.
2. La participation au concours est libre.
3. Le concours est ouvert à tous sans limite d'âge.
4. Une catégorie "Jeunes de moins de 16 ans" peut être créée en fonction du nombre de nouvelles reçues.
5. Les textes doivent impérativement parvenir aux organisateurs **avant le 31 juillet 2022, minuit.**
6. Chaque participant ne peut présenter qu'un seul texte.
7. Une nouvelle peut être collective.
8. Le texte de la nouvelle ne doit pas excéder 10 000 caractères (espaces compris).
9. Le texte doit être rédigé en police arial de taille 12.
10. La nouvelle doit être envoyée impérativement par mail, (format .odt ou .doc).
À défaut d'adresse mail : à l'adresse indiquée ci-dessous.
11. Le texte doit comporter un titre et aucun signe distinctif.
12. Chaque page doit être numérotée et comporter le titre de la nouvelle.
13. La nouvelle doit impérativement respecter la thématique proposée.
14. Le non-respect des points de 5 à 13 entraînera un classement de la nouvelle hors concours.
15. Pour garantir l'anonymat, le texte sera accompagné du formulaire titre – coordonnées, à télécharger sur la page dédiée au concours sur le site internet salon-du-livre.fr. Avec cette inscription le Participant s'engage à valider intégralement le règlement.
16. Un jury récompensera les auteurs des nouvelles les plus appréciées lors de la remise des prix le dimanche 9 octobre au Salon du Livre d'Hermillon.
Les critères d'évaluation retenus sont : la prise en compte de la thématique, le respect des règles de la langue française (il est permis de ne pas faire de faute d'orthographe), la qualité et l'originalité du style, l'épaisseur des personnages, l'excellence de la chute, l'impression générale.

Textes à envoyer avant le 31 juillet 2022 à :
salon@hermillon.net

Association Le Colporteur
564 route de la cascade
73300 HERMILLON

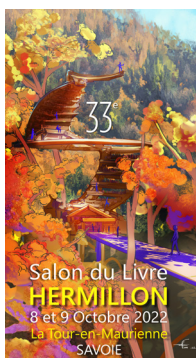
Pour tous renseignements complémentaires
au +33 (0)4 79 59 64 82 et salon@hermillon.net



Remerciements

L'Association Le Colporteur tient à remercier,

- Les auteurs des nouvelles,
- Les membres du jury pour leurs lectures attentives et bienveillantes,
- Les élèves de l'Établissement d'Enseignement Artistique de Maurienne du canton de La Chambre et leur professeure Fanny Flaven, pour la lecture à haute voix des extraits des nouvelles lauréates, à l'occasion de la remise des prix
- Elisa Fuksa-Anselme, pour la réalisation de ce livret.



Mot de la Marraine et du Parrain



La première fois que Marianne nous a tous deux emmenés dans sa montagne, c'était un soir d'avril. Il y a de cela au moins dix ans. Nous sommes arrivés de nuit dans la maison qui l'a vu naître, perchée à quelques mille cinq cents mètres d'altitude. Nous avons froid, aussi avons-nous illico plongé sous la couette. Si bien qu'au petit matin, la nuit envolée, les kilomètres parcourus oubliés et une tasse de café à la main, ma surprise fut totale lorsque je découvris juste sous mon nez, imposante, magnifique, la montagne tout entière. Avec ses glaciers, ses arrêtes, ses falaises, ses cols encore enneigés, et en forçant un peu le regard, la trace laissée au passage d'un troupeau

de chamois. Je n'avais tout simplement rien perçu ni même imaginé de tel, la veille dans l'obscurité. Ce bref instant fut pour moi, magique et bouleversant. Parce qu'au fond, inattendu. Un monde grandiose s'imposait là, à tous mes sens, tandis que les sommets déjà se teintaient. Depuis, chaque fois que nous y retournons, je ne regarde pas de ce côté, la nuit, en arrivant. Et au petit matin, l'air de rien, j'ouvre les volets...

Pas plus, n'avais-je prêté attention à la bibliothèque en mélèze, croulant sous des tonnes de bouquins. Un mur entier couvert de livres, de romans policiers, de récits d'aventure, des classiques que l'on étudie à l'école et redécouvre par la suite, mais aussi de BD, de beaux livres et d'albums pour enfants. Ces ouvrages ont été lus, relus, et un jour déposés ici. D'autres lecteurs s'en saisiront.

Les livres, bien souvent, racontent ces paysages. Ils les animent, et en cela ravivent les souvenirs. Ils nous font vivre, parfois réfléchir, surtout voyager, du coin du feu au sommet des montagnes, du fond du cœur à l'autre bout du monde, et ce, depuis la nuit des temps. Retrouvons-les au salon d'Hermillon. Merci Le Colporteur, merci Marianne, merci à celles et ceux qui les ont écrits. Avec les histoires qu'ils racontent, ils sont un peu aussi notre patrimoine.

Marianne et Arnaud Buffin-Parry